

Fratrie unie vers Cythère

En route pour Cythère, dimanche 11 mai 2003! Sur le quai de Bandol, embarquement - ci-dessus - vers l'île de Bendor, et rendez-vous en pages 7 et 8 des "Bahuts du Rhumel", pour vivre (ou revivre) la belle journée fraternelle photographiée par Renée Fleck Alaize et racontée par Liliane Pietri Dol.

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

Frère potache souviens-toi!

"Nos avons compté les uns sur les autres, et, quand on a connu cela, il est difficile d'en perdre le goût. Nous avons mangé ensemble, et l'espérance était partagée, comme étaient partagés le pain et le vin, comme tout était partagé."

Merci, M. de Montherlant, d'avoir si bien justifié, ci-dessus, l'attachement viscéral que les anciens lycéens que nous sommes ont pour la "Fratrie" réanimée, un magnifique jour de 1983, par Michel Sadeler!

A un moment de son existence, chacun éprouve le désir (ou le besoin) de faire une pause... d'interrompre - ne serait-ce qu'un instant - cette fuite en avant irrésistible que nous impose la vie de tous les jours, de rentrer en soi, de faire silence et d'écouter les vertus de celui-ci: silence du retour en soi!

Il s'agit là d'une thérapie essentielle, voire indispensable. Aujourd'hui, le "devoir de mémoire" - qui s'analyse généralement comme une repentance - m'est plutôt un élixir de vie que j'utiliserai pour rechercher les raisons qui ont permis à notre génération d'affronter les "challenges" - à elle proposés - face aux vents mauvais de l'Histoire, et - des miasmes de cette aventure - de resurgir intacts, avec nos

●●● suite en sixième page



Retour

En 1983 - il a déjà 20 ans - Huguette Paolillo née Mangion effectua un pèlerinage familial sur les lieux de sa jeunesse. Moment fort à Constantine: les retrouvailles avec le lycée Laveran du Coudiat où elle avait été pensionnaire de 1952 à 54, après avoir connu l'ancien lycée de la rue Nationale, de 1947 à 52. La porte étant ouverte, elle entra jusque dans la grande cour où elle se fit photographier par son époux, avec ses enfants Laurence et Christophe.



images du bon temps passé



Montpellier 2000

A l'apéritif du dîner de gala, Janine Rutterford-Fargeix - assistée de Jacques Rossat - "plonge aux moules", sur fond de Lucette Labat, Jean-Marie Sallée et Guy Labat. Photo Fleck.



Lyon 1997

Le hall d'accueil - de l'hôtel "Le Méridien", à l'heure des retrouvailles. On y reconnaît - entre autres - Max Fonlupt et Raymond Filhol, Georges Barkatz, Jo et Odile Pozzo di Borgo-Lovichi, Jacqueline Lachaussée-Senckeisen, Pierre Orosco, Jean-Pierre Ozanne, Michel Challande, Simone Malpel, Betty Philip-Brancher, Andrée Sandral-Lasbordes-Berthon et René Méyère. Photo Fleck.



Avignon 1995

En promenade dominicale ALYCéenne à Fontaine de Vaucluse, le 8 octobre, visite à l'usine de papier mue par une splendide roue à aubes. Photo Cuco.

les bahuts du rhumel

ALYC

- Président Jean Malpel
505, rue Pipe-Sours
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
 - V. Présidente Janine Sadeler
160, avenue du 2ème-Spahis
83110 Sanary
04 94 74 64 86
 - Trésorier Michel Challande
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
 - Secrétaire Bruno Rimbart
117, rue Saint-Dominique
75007 Paris
01 45 51 63 42
- LES BAHUTS DU RHUMEL**
- Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg Saint-Maurice
04 79 07 29 31


l'edelweiss
☎ 04.79.07.05.33



Grand bain d'Or solaire sur un Bendor ALYCéen

Lumineuse, l'idée qu'a eue Geneviève Alessandra de suggérer, à l'équipe animatrice de l'ALYC, l'île de Bendor - au (petit) large de Bandol - comme site idéal pour la fraternelle et traditionnelle "rencontre de printemps"!

Quant à Guy Bartolet, grâce lui soient rendues: comme le maître Jacques de "L'Avare" que nous avons fréquenté en classe de 4ème ou de 3ème, il a accepté de coiffer, pour la circonstance, la toque de popotier et le bicorne de l'encaisseur.

En ce dimanche 11 mai 2003 - fête de Jeanne d'Arc - la nature s'est vouée vacancière: la cocarde de Sa Majesté le Soleil arbore son cœur gai comme ça, Dame Méditerranée s'est parée d'une somptueuse robe en moire d'huile, et le coquin de Mistral, sorti tout droit d'un conte d'Alphonse Daudet, s'applique à faire patte de zéphyr.

A Bandol, sur le quai du "continent" et sur fond d'immeubles habillés d'ampélopsis, à l'embarcadère du "Service des Îles", voici que s'est formée une file d'attente ALYCéenne au sein de laquelle s'échangent les premières accolades, et peut commencer la réunion de famille.

Le mini-paquebot, accosté en marche arrière, fait son plein de passagers, et vogue la galère vers l'île toute proche qui va se métamorphoser en notre Cythère d'un jour!

En comité d'accueil, la troïka Norbert Alessandra, André Péhau et Guy Bartolet dirige les arrivants vers "Le

Grand Large": un grand large à pied sec, dont la belle terrasse domine une Grande Bleue moussant d'écume ses assises rocheuses.

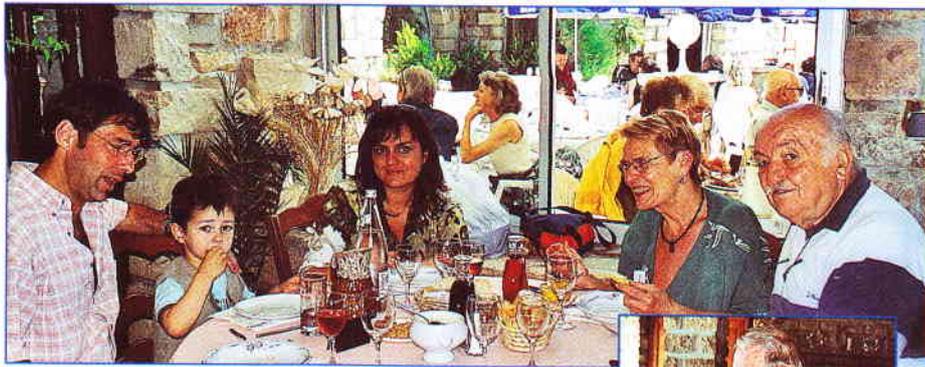
C'est sur l'espèce de chemin de ronde qui ceint cette terrasse, que le "troisième oeil" de Renée Fleck mémorise la "photo de famille", avant que le Président - ayant à ses côtés le Président d'honneur et le Trésorier - prononce quelques paroles d'accueil:

- au doyen de la journée d'abord, Marcel Adida, et à Sophie son épouse, ses fidèles convoyeurs automobiles entre aéro et gastrodrome... puis retour;

● suite en dernière page



● De haut en bas: cap sur Bendor à bord d'un "paquebot" assurant la desserte des îles ● Mattéo (benjamin de l'assemblée) et ses parents Olivier et Sophie, en compagnie du couple Bartolet ● Josette Daguet-Ehrlacher, Monique Sibillat, Marie-Pierre et Philippe Vellard, James Cohen ● Marcel et Paule Chevrot, Marcel Adida, Odile Pozzo di Borgo ● Emmanuel Garnier au "rab" de la bonne soupe de poissons ● L'assemblée ALYCéenne au coude à coude pour la photographie de famille, avant de passer à table.





Bendor

- à Odile et Françoise, épouses de ceux qui l'assistent;
- aux "revenants" Daguet, Charleux et Ghristi;
- à Marie Castellano, "chauffeur" de son ex-condisciple Simone Clouet, laquelle est entourée de ses élèves de seconde et de première d'antan: une Danielle Bonnet, une Ginette Calléja, une Liliane Dol et une Geneviève Antonini qui continuent à lui donner du "M'zelle" comme il y a un demi-siècle;
- aux fidèles couples ou individuels Josette Fabrycy, Chardon, Chevrot, Champetier, Dumon, Péhau, Rossi, Sibillat, Simpère, Teuma, Vellard, Gatt et Rémond;
- aux Bracco, Bertrand, Brial, Cohen, et Bartolet, venus en famille avec fils, brus, belle-soeur, beau-frère ou filleul;
- à Guy Labat, champion de la fréquentation à cent pour cent, et à son épouse à peine un peu moins assidue.

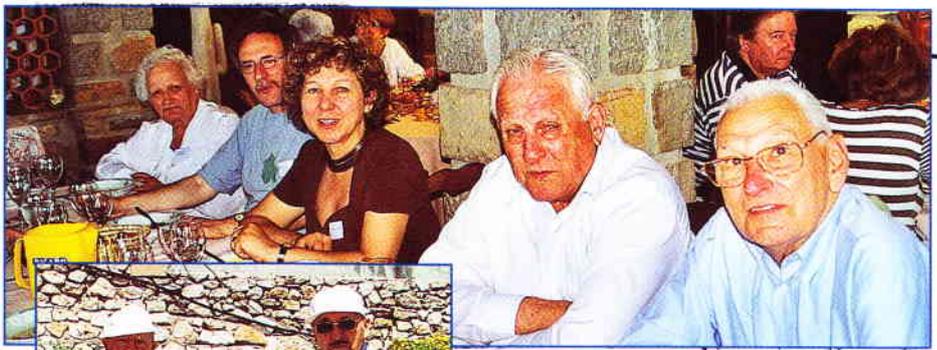
On gagne alors, à petits pas, le "cenaculum" - pour parler encore un peu le latin de nos bons maîtres, hélas mis à mal depuis mai 68... Les tables s'organisent, et la fête de l'amitié peut se donner libre cours, autour de la soupe de poissons élevés en Mare Nostrum et du gigot d'agneau accompagné de tomates provençales et de gratin dauphinois.

Aux approches du dessert, Jo fait monter le degré d'euphorie par un envoi d'histoires humoristiques comme lui seul sait les raconter, et Jacques Gatt lui fait écho avec des accents qui furent familiers à tous, il y a un demi-siècle.

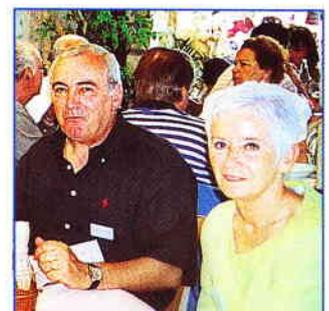
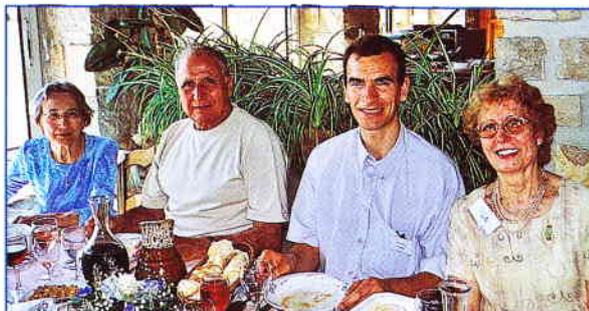
Dans cette ambiance, il est évident que l'heure tourne vite. Vite! trop vite même, et qu'arrive l'instant des effusions accompagnant l'au revoir.

Promesse est faite de se retrouver, en octobre, à Aix-en-Provence - bien plus nombreux encore - pour célébrer ceux qui, il y a vingt ans, prirent l'heureuse initiative de fonder une fratrie si chère à tous les coeurs, et pour souffler à l'unisson les vingt bougies d'un énorme gâteau d'anniversaire.

Liliane PIETRI DOL
et le petit nègre Jean.



● De haut en bas: Simone Cohen Fahri, Hervé et Héléne Cohen, Lucien Sibillat et Gilbert Daguet
● Sous la casquette ad hoc, les Président et Président d'honneur ● Simone Rémond Battesti, Yves Rossi, André Péhau, Robert Rémond et Michelle Péhau ● Madeleine Teuma Chauve, Michel Mifsud, Jean-François Brial et Renée Fleck Alaize ● Jacques Bertrand et sa soeur Léa ● Jacques Gatt, Blanche et Jean Simpère, Sophie Adida, Jean-Pierre Champetier ● Humbert, Claude Chardon et Claudie Dumon ● Liliane Piétri Dol, Marie Castellano Vicaire, Geneviève et Norbert Alessandra Calléja ● Gérard Ghristi, Danielle Garnier Bonnet, Simone Clouet Zannettacci, Geneviève Deida Antonini et Emmanuel Garnier.



Jean Tolla élève et professeur à Aumale

Le cher Jean Tolla nous a quittés, le 9 mai 2003, dans sa quatre-vingt-troisième année.

Parmi les ALYCéens d'Aumale, certains furent ses condisciples, d'autres l'ont eu comme professeur; parmi les ALYCéennes de Laveran, certaines furent, entre 1936 et 1943, les condisciples de son épouse Edmonde Martin, d'autres l'eurent comme collègue professeur d'anglais.

Jean - qui avait Silius comme deuxième prénom - était né, le 31 juillet 1920, à Vico, en Corse, terroir où il aime toujours aller se retremper, dans le calme d'une vieille demeure familiale.

Entré au vénérable lycée de garçons de Constantine en 1932, il dut le quitter en 1962, exilé par le glacial vent de l'Histoire, trente années plus tard.

Excellent élève et bon camarade - souvent cité en exemple - il aurait pu préparer les Grandes Ecoles, pour devenir (qui sait?) polytechnicien; mais il préféra choisir de transmettre à d'autres les richesses dont ses maîtres l'avaient nourri.

A la fin de son année de seconde, il

se sentit "d'attaque" pour affronter la première partie du baccalauréat, et il réussit, de sorte qu'il se retrouva, à la rentrée suivante, parmi les "mathélem" de M. Senckeisen.

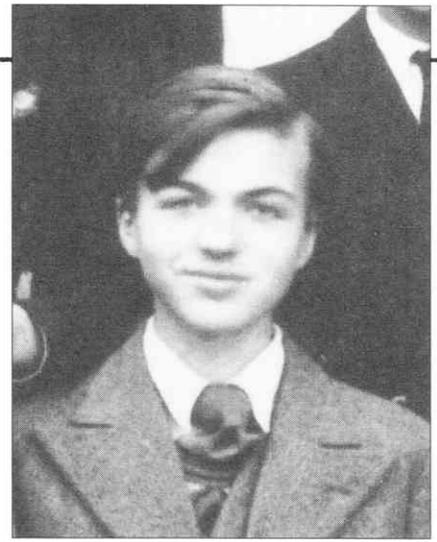
Suivirent des études plus pointues en mathématiques supérieures, à Ben Aknoun et à la faculté d'Alger, brusquement interrompues par le débarquement anglo-américain de fin 1942 et le retour aux hostilités.

Des ennuis de santé empêchèrent Jean de quitter Cherchell avec le grade d'aspirant, mais - curieusement - pas de participer aux barouds d'Italie, de France et d'Allemagne.

Démobilisé en 1945, il reprit le collier des études, tout en étant pion à Tizi Ouzou et Batna.

En 1952, il épousa Edmonde - qui lui donna deux enfants Jean et Sylvie, aujourd'hui l'un cadre d'assurances, l'autre architecte - avant d'occuper, dans le vieux bahut cher à son cœur, une chaire qu'il espérait bien ne quitter qu'à l'heure de sa retraite.

Exilé en métropole après 1962, le couple Tolla exerça au lycée Frédéric-



Mistral d'Avignon, et c'est dans cette cité papale qu'Edmonde fut ravie à Jean en 1967.

Notre ami se résolut alors à aller exercer, jusqu'en 1986, au lycée Marcel-Roby de Saint-Germain-en-Laye, ville royale où la foule réunie lors de ses obsèques a porté témoignage de la sympathie dont était l'objet celui qui - en dépit de son éloignement, ces dernières années, de nos assises amicales - demeurait fidèle à notre Fratrie.

Carpe diem et Vénus de philo

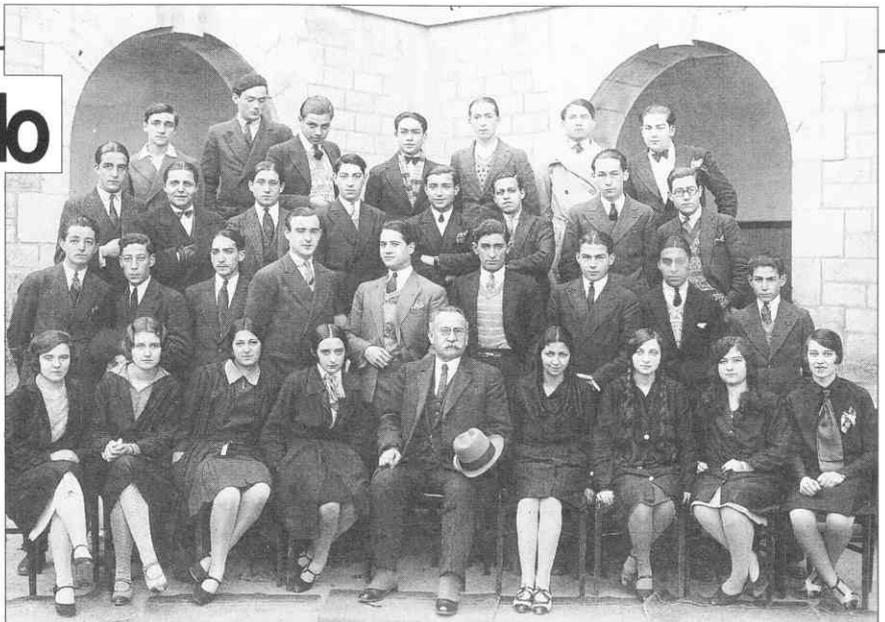
Cela se passait vers la fin des années 20. Le proviseur était M. Callot dit "Zerbin", le censeur M. Blanc, les deux surveillants généraux M. Plazy dit Jujube et celui que nous appelions Nénelle mais dont j'ai malheureusement oublié le patronyme. La discipline régnait de façon particulièrement sévère, et il fallait s'en accommoder...

Pourtant, à cette même époque, les élèves du second cycle avaient créé l'association "Carpe Diem", un adage d'Horace que tout latiniste sait traduire par "profite du temps présent". Comptant dans ses rangs bon nombre de musiciens, elle avait surtout pour but l'organisation de matinées dansantes dominicales dans la salle des fêtes du *Casino Nunez*, édifié en 1924 sur un ancien dépôt de branchages, au bas de l'avenue de la République.

A l'entrée de la salle, sous le contrôle des bénévoles, un plateau recevait les dons des danseurs, car, les matinées ayant lieu plusieurs fois par trimestre, les fonds recueillis servaient à financer un repas de fin d'année dans un excellent restaurant de la ville.

A cette époque, le lycée de jeunes filles n'était pas doté de classe de philosophie, et ses élèves préparant la seconde partie du baccalauréat venaient suivre les cours au lycée de garçons, d'où inévitable mixité...

Pour les garçons - notamment les internes - c'était une agréable distraction que de contempler les lycéennes dans les couloirs du vieux bahut.



La plus franche camaraderie régnant entre filles et garçons de cette classe de philosophie, quelques idylles s'y nouèrent, et notre professeur M. Stanislas Devaud épousa même une de ses élèves, Mlle Gugenheim, avec laquelle il fonda une heureuse famille.

Autre souvenir, la désignation parmi ces jeunes filles, d'une Vénus de Philo, en allusion - bien sûr - à celle de Milo... mais la nôtre avait ses deux bras, fort heureusement. La compétition était très sévère, on s'en doute, chaque prétendante ayant son clan de supporters acharnés.

En 1929-30, l'heureuse élue fut Suzanne Martinelli, pour le succès de

laquelle j'avais très activement milité. Elle épousa, quelques années plus tard, un capitaine de Tirailleurs avec lequel elle partit pour l'Indochine. Là, malheureusement, ils furent tous deux victimes du coup de main japonais sur Hanoï, en 1945.

Aussi, est-ce toujours avec émotion que j'évoque ce triste souvenir...

Raymond FILHOL +

● Sur la photographie du haut de page, la Vénus de Philo 1929-1930, Suzanne Martinelli, se trouve à la droite du proviseur Callot, et notre camarade Raymond Filhol (décédé en 2002) figure dans la troisième rangée, le second à gauche, cravaté d'un élégant noeud papillon.

Quand j'étais professeur au lycée d'Aumale

Lors de mon stage de diététique à l'hôpital Bichat, en mai 1969, j'ai eu la chance de me trouver dans le service du professeur Trémolières... et là, vous vous demandez quel lien cela peut avoir avec notre lycée d'Aumale... ça vient!

Parmi les occupations d'une diététicienne, figure l'explication, aux patients, de leur régime de sortie, ce qui entraîne d'assez longues conversations avec l'intéressé et sa famille.

Ainsi, un jour, sachant qu'un de nos patients marocains se préparait au départ, j'ai pris un grand plaisir à lui mitonner un régime de sortie dans lequel entraient en question pois-chiches, sardines à l'escabèche, pastilla, couscous, fel fel, tchoutchouka, makrouts, backlaouas et autres délices...

Et nous voilà engagés dans de grandes conversations culinaires, puis en échanges de souvenirs relatifs aux pays où nous avons vu le jour: nous en étions ravis comme des gamins.

A ma sortie du service, un personnage qui nous avait écoutés sans mot dire, vint à moi et me dit: "Je suis de Constantine".

Et nous voilà repartis pour un nouveau dialogue!

- Quel quartier de Constantine?

- De Saint-Jean.

- Moi aussi.

- Moi du bas du Coudiat, près du garage Feuille; et vous?

- De la rue Pinget.

- Où ça?

- Au dessus de chez Casala.

- Ah! là, je vais sûrement vous étonner, je connais bien: il y a dans cet immeuble M. Gavenda, le professeur de piano...

Et moi de répondre: "Je le connais encore bien mieux que vous: c'est mon père".

Comme nous étions heureux de parler de chez nous! Oublié la grisaille de l'hosto et de Paris!

Fin 1969, mon père décéda, et je me retrouvai à Constantine.

Là, une chose au moins n'avait pas changé: impossible de se presser pour résoudre les problèmes administratifs.

Donc, j'acceptai une proposition de M. Azzouz - le principal du collège de garçons qui avait remplacé, au Coudiat, l'ancien E.P.S. - et me voila promue maîtresse auxiliaire de sciences naturelles.

Passent 1970, 1971, et arrive 1972.

Voilà que, cette année-là, mon emploi du temps n'étant pas entièrement "plein", je me retrouve nantie d'une classe au ci-devant lycée d'Aumale.

Me voici donc partie en reconnaissance, au bout de la rue de France, vers ce vieux bahut dans lequel je n'avais jamais mis les pieds auparavant. C'est vrai qu'il était beau, ce lycée: solide et bien bâti, vénérable et un rien mystérieux!

J'y fis mon entrée, longuai un bout de cour, sous un préau, à droite, vers des lieux où - m'a-t-on révélé depuis - officieraient jadis M.M. Hauvet, Bonnet, Guedj, Sarraute, Serror, Aron, Mmes Guyon, Bouzaher et bien d'autres encore...

De là, montaient des escaliers, du haut desquels je vis venir à moi un monsieur qui travaillait à l'économat de l'établissement.

Nous nous sommes regardés, assez stupéfaits... avant de partir d'un grand sourire.

"Tiens! dit-il, ma diététicienne de l'hôpital Bichat!"

C'est hâletant chouette le hasard, n'est-ce pas?

Ce lycée d'Aumale, je n'ai jamais eu l'occasion de le visiter, et je laisse donc chacun à ses souvenirs. Seul détail intéressant: il était en bon état.

Ce dont je me souviens très bien, c'est la façon dont se déroulait l'enseignement, en cette période du début des années 70... il y a déjà plus de 30 ans.

Voyons d'abord les élèves. Quel que soit l'établissement, les classes étaient surchargées: 40 "guendouz" en moyenne. Personnellement, j'ai eu jusqu'à 47 garçons âgés de 14 à 17 ans dans une quatrième - no comment! - et aussi des seconde... alors, quel parcours pour "y arriver"!

Mais reprenons depuis le début de la scolarité.

La "maternelle" était une année uniquement consacrée à l'apprentissage du Coran, sous la férule d'un "taleb" et par coeur: ainsi était mise en route la fonction mémoire.

Ensuite, de jeunes instituteurs possédant le niveau de 3ème, faisaient l'école en arabe jusqu'au CE2 inclus, puis en français pour les CMI et CM2.

Ainsi, les enfants entrant en sixième possédaient-ils un niveau d'arabe et un niveau de français aussi léger l'un que l'autre.

Et, là, en sixième, ils se retrouvaient avec des enseignants "de partout", jugez-en plutôt: l'histoire et la géographie étaient enseignées en arabe par des professeurs algériens; l'arabe parlé et l'arabe littéraire - en arabe bien sûr - par des Egyptiens et des Syriens; le français et les sciences naturelles en français par des Français; les mathématiques en arabe par des Russes; enfin, l'anglais et l'allemand par des Canadiens et des Luxembourgeois.

Imaginez alors combien un gamin possédant mal l'arabe et le français pouvait être perdu devant cette avalanche de langues, d'accents et d'écritures différents!

On peut donc considérer que les deux classes de 6ème et de 5ème servaient presque de concours pour continuer la scolarité... et j'ai le souvenir

de "m'être battue", lors de certains conseils de classe, quand un élève qui méritait de passer n'était pas le fils "de quelqu'un"...

Faire travailler équitablement plus de 40 élèves, c'était du sacerdoce. Pourtant - contrairement aux idées reçues - une discipline bien utilisée et le respect mutuel sont toujours les clefs d'une vie sympathique en classe. A l'époque, j'avais 23-24 ans. En seconde, des élèves présumés "nés en..." avaient peut-être deux ou trois ans de moins que moi, et tout allait bien, alors que d'autres professeurs voulant jouer les copains ou le prof cool eurent de sérieux problèmes.

Ceci dit, je pense qu'actuellement l'enseignement doit être aussi délicat là-bas que de ce côté-ci de la Méditerranée, avec des adolescents qui "ont évolué"...

Autre détail. Quant arrivait le Ramadan, les horaires étaient changés, et nous faisons "classe continue" jusqu'à 15 heures.

La fin du ramadan était fêtée par une soirée avec théâtre et musique, à laquelle les professeurs pouvaient assister. Par contre, je ne me souviens pas qu'il y ait eu distribution des prix en fin d'année scolaire.

Et maintenant, passons aux enseignants.

Il y avait ceux qu'employait l'Etat algérien et les coopérants.

Les premiers percevaient un salaire tristounet variant de 800 à 1000 dinars, à l'époque où un dinar correspondait à un franc.

Personnellement, en tant que maî-

au lycée d'Aumale en ... 1972

de "m'être battue", lors de certains conseils de classe, quand un élève qui méritait de passer n'était pas le fils "de quelqu'un"...

Faire travailler équitablement plus de 40 élèves, c'était du sacerdoce. Pourtant - contrairement aux idées reçues - une discipline bien utilisée et le respect mutuel sont toujours les clefs d'une vie sympathique en classe. A l'époque, j'avais 23-24 ans. En seconde, des élèves présumés "nés en..." avaient peut-être deux ou trois ans de moins que moi, et tout allait bien, alors que d'autres professeurs voulant jouer les copains ou le prof cool eurent de sérieux problèmes.

Ceci dit, je pense qu'actuellement l'enseignement doit être aussi délicat là-bas que de ce côté-ci de la Méditerranée, avec des adolescents qui "ont évolué"...

Autre détail. Quant arrivait le Ramadan, les horaires étaient changés, et nous faisions "classe continue" jusqu'à 15 heures.

La fin du ramadan était fêtée par une soirée avec théâtre et musique, à laquelle les professeurs pouvaient assister. Par contre, je ne me souviens pas qu'il y ait eu distribution des prix en fin d'année scolaire.

Et maintenant, passons aux enseignants.

Il y avait ceux qu'employait l'Etat algérien et les coopérants.

Les premiers percevaient un salaire tristounet variant de 800 à 1000 dinars, à l'époque où un dinar correspondait à un franc.

Personnellement, en tant que maîtresse auxiliaire employée par l'Etat

algérien (1) je touchais royalement 1200 dinars.

Les coopérants français avaient des salaires plus élevés, selon leur niveau et leur ancienneté: cela allait de 2500 à 6500 dinars.

Pour les coopérants d'autres pays, je n'ai jamais posé de question, le sujet étant plus ou moins tabou; seule précision: l'un d'eux, enseignant canadien et professeur d'anglais pour les terminales à Laveran, percevait 9000 dinars... mais - payé chez lui en dollars canadiens - il ne faisait entrer en Algérie que ce dont il avait besoin, laissant outre-Atlantique le plein de son bas de laine à feuille d'érable.

De ce fait, on comprendra pourquoi, dans les salles où se réunissaient les professeurs, les conversations étaient plutôt compartimentées: les Algériens d'un côté, les coopérants de l'autre, et répartis plus ou moins selon leur pays d'origine.

Un dernier mot pour dire que les pionniers et les professeurs de gymnastique ou de dessin se trouvaient, eux, le long de la ligne de touche...

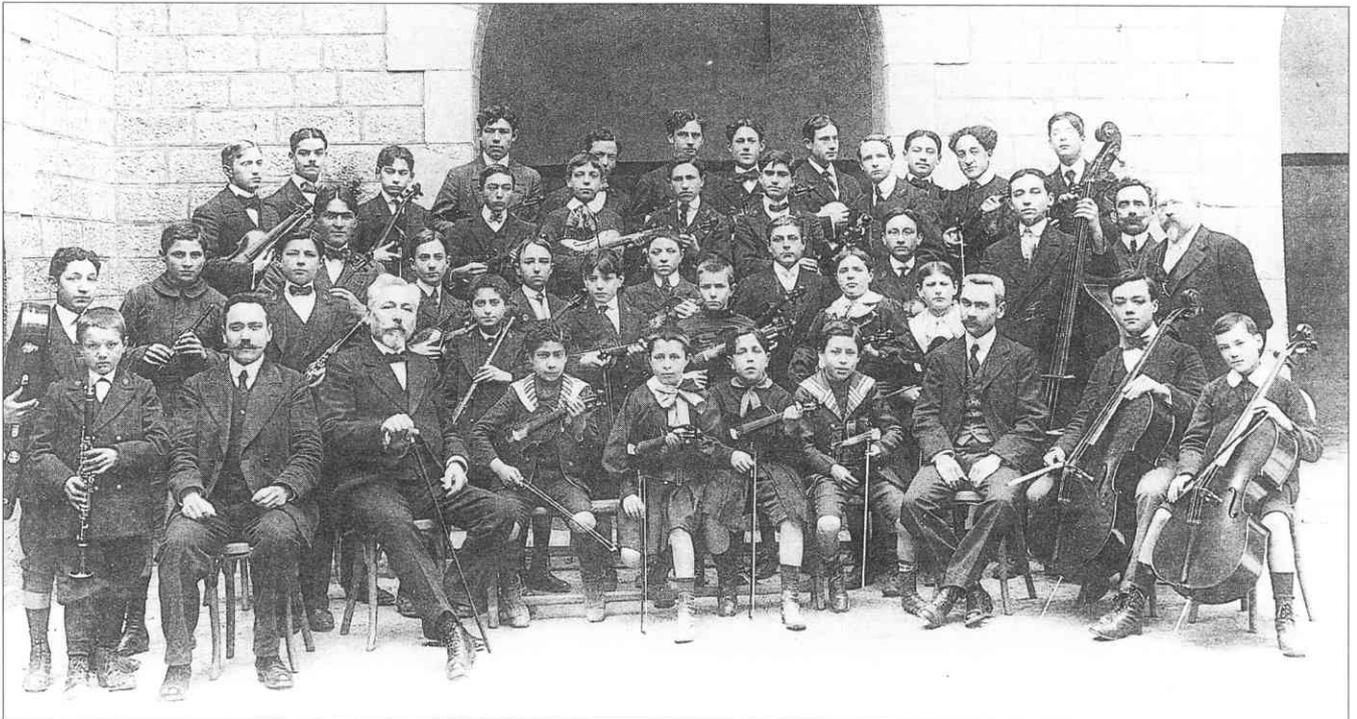
Quant à ma modeste personne, en digne fille de Ladislav Gavenda, elle bavardait avec tout le monde...

Chantal CUZENIC GAVENDA.

1 - Comme je n'avais pas encore 25 ans, l'Etat français ne pouvait m'employer (et me payer) comme coopérante. J'ajoute que je n'ai jamais fait passer d'argent en France, les modalités étant démesurées par rapport aux 300 maigres francs que j'aurais eu le droit de soustraire à mon salaire pour réaliser cette opération.

Ci-dessous, l'orchestre symphonique du lycée de garçons de Constantine en 1913, avec ses 38 élèves placés sous la direction de cinq professeurs de musique et de chant, tous frères ou cousins. Maestro-chef de ce prestigieux ensemble, Salvator Spina, dit Ator (avec sa canne, au premier rang) né à Naples le 3 juin 1858, premier chef d'orchestre du théâtre municipal, et propriétaire de deux magasins de musique situés rue Caraman et rue de Morès, où s'exposaient également des tableaux signés Debat, Ortéga, Castelli, Noiré ou Aubry. L'élève à la contrebasse était, lui aussi, membre de la famille Spina, c'est Jean dit "Grand Jeannot".

(Document Jean Paul Spina).





Classe de seconde au lycée Laveran pendant l'année scolaire 1949-50. De gauche à droite, en haut: Armande Vassalo, Elda Alié, Yvette Cournac, Renée Alaize (qui ne se doutait pas encore qu'elle deviendrait un jour notre "paparazza" Renée Fleck), Henriette Danié, Ghislaine Allard, Lucette Jouane, Huguette Denorme; au-dessous: Jocelyne Chemla, Jeanne Sébi, Marie Jeanne Duprat, Charlette Noblet, Denise Peïs, Claude Arnaud et Paulette Halimi.

Souvenirs gourmands

Oh! revenir à ces beaux jours,
Quand, mieux que les récits d'Enée,
Choux à la crème et petits fours
Comblaient nos jeunes destinées!
La vie chère n'était pas née:
Dix centimes, c'était pour rien...
Nous laissions nos porte-monnaie
Aux gâteaux de Papa Julien (1).

Au guichet de la grande cour,
La Maman Julien, consternée,
Entre deux gros coups de tambour (2)
Grondait nos bandes déchaînées.
Mais c'est à dix heures sonnées,
Sur un plateau rabelaisien,
Qu'il fallait voir cette fournée
Des gâteaux de Papa Julien.

Vous qui chantiez si bien l'Amour
Sous nos frimousses étonnées,
Vous m'êtes doux comme un retour
Des printanières matinées,
Et, sous vos murs, l'âme gênée,
Je viens songer, de loin en loin,
A vos royautés détrônées,
O gâteaux de Papa Julien!

Envoi

Amis, les roses sont fanées,
Mais comme nous les mangions bien
Dans les soleils de nos années,
Les gâteaux de Papa Julien.

Yves PINAUD
"Aumale" 1907-1914
père de notre camarade Raoul

1 - Mme et M. Julien furent les concierges du lycée de garçons avant la Grande Guerre. Comme Mme et M. Osini, que beaucoup d'entre nous ont connus, ils vendaient de la pâtisserie à la récréation. 2 - Le tambour annonçait le début et la fin des récréations. Salah en fit entendre le dernier roulement en 1936.

Frère potache souviens-toi!

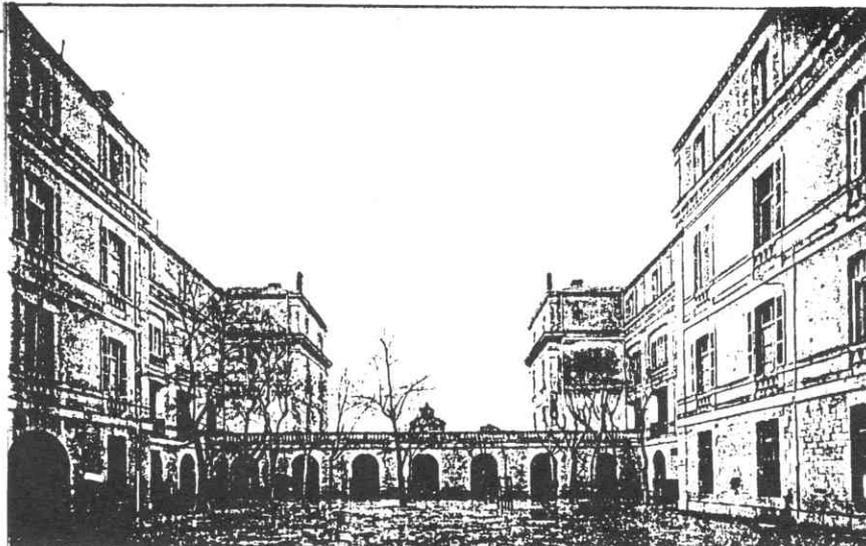
●●● suite de la page 1
valeurs! Et Dieu sait que notre génération n'a pas été épargnée, tout au long de ce siècle!

Alexis Carrel - au demeurant matérialiste - écrivait, dans son livre "La Prière" (je cite de mémoire): "Mets-toi à genoux chaque jour, et tu verras Dieu poindre en toi".

La gestuelle est un élément primordial d'éducation, et conditionne indiscutablement le comportement de l'individu. Aussi, le désir m'est-il venu de nous retremper dans le cadre rigide (quasi liturgique) de la vie quotidienne du potache au sein de sa fratrie.

Puisse ma plume être à la hauteur, pour faire revivre les bruits et les parfums, les rires et les pleurs, les joies et les déceptions, les sentiments d'injustice et de révolte qui nous ont parfois habités, tout ce qui constitue la trame d'une existence en univers clos, dont le coeur bat au rythme d'un ordonnancement préalablement défini, rituel, inexorable.

Qu'elle me donne la satisfaction de faire retrouver à mes condisciples l'ambiance insouciance, studieuse, fraternelle et joyeuse qui fut celle de notre belle adolescence!



Cette discipline fut tellement gravée dans notre subconscient que, 70 ans après, elle demeure présente, indélébile. Elle régula nos attitudes et forgea nos valeurs essentielles: fraternité, loyauté, respect de l'ordre et de nos maîtres, de la parole donnée et reçue, quête du mérite dans le travail (sans en exclure l'humilité), respect des Anciens, fierté de notre filiation, estime de celle des autres, et culte de la Patrie.

Le silence - parfois très pesant - qui nous était imposé, concrétisait notre appartenance à la communauté: nous étions un parce que nous étions tous, tous en communion dans le même silence...

J'avais besoin de laisser mon coeur exprimer tout cela, avant de vous faire remonter le temps... quelque trois-quarts de siècle en arrière!

Jo POZZO DI BORGIO.

Les chaussures avant la figure

● 5 heures 30

L'aube pointait à peine sur les hauteurs de Djebel-Ouach que, dans le dortoir, notre maître d'internat allumait sa lampe de chevet, tirait les rideaux de sa chambrette située sur une estrade, et s'en allait - plus ou moins discrètement - vers les lavabos pour y faire sa toilette. Ce déplacement était toujours accompagné de murmures désapprobateurs, car, pour nous, hiver comme été, le réveil approchait.

● 6 heures

A cet instant, notre ami Salah nous gratifiait d'une aubade tambourinaire dont la régularité et l'ampleur m'étonnent encore. En effet, il y avait six dortoirs dans notre établissement, et tous étaient soudain remplis de cette sollicitation pressante.

Il nous fallait alors nous lever sans retard, découvrir ce lit chaud où nous étions pelotonnés, ce lit encore plein de rêves et - pourquoi le nier? - de fantasmes quelquefois apparents.

Debout à son pied, nous devions attendre silencieusement le claquement de mains du surveillant, pour nous rendre aux lavabos ou aux toilettes. Malheur au retardataire! sa carence nous imposait le maintien dans une posture peu agréable.

Se déroulait alors le cérémonial du nettoyage des chaussures. Pour en prendre soin, nous disposions chacun d'une boîte de même calibre, contenant les mêmes brosses et le même cirage. Tout cet équipement avait fait l'objet d'une liste d'accessoires que nos parents avaient reçue en début d'année scolaire. Nos serviettes et notre

linge de corps, comme nos vêtements, étaient numérotés de rouge: la marque cousue ou brodée. Personnellement, j'avais écopé du 139, mon frère cadet Alexis du 17!

Une fois le nettoyage des chaussures terminé, c'était au tour du visage puis du torse. Après quoi - toujours en silence - nous retournions au pied du lit pour nous vêtir.

● 6 heures 30

Prêts de pied en cap... mais ventre vide, nous descendions en étude jusqu'à 7 heures, pour une fin de réveil plutôt qu'une permanence. Je voudrais préciser que, depuis le lever, tout s'était déroulé dans un silence complet.

A ce sujet, il ne faut pas perdre de vue que l'âge des lycéens s'étalait de 6 à 22 ans: nous avons certainement tous connu un condisciple musulman dont le fils vivait en "externe libre", pensionnaire chez sa grand-mère.

● 7 heures

Petit-déjeuner. Nous voici en rangs deux par deux à la porte du réfectoire, après quelques bousculades pour être au premier rang... au premier rang - on l'aura vite compris - parce que les heureux vainqueurs avaient accès plus rapidement aux croûtons de pain frais (l'odeur de ce pain chaud flatte encore mes narines) qui trônaient en nombre forcément limité au centre d'une table rectangulaire de marbre blanc flanquée de six chaises. La cafetière fumait paisiblement près d'un pichet plein de lait bouillant.

(à suivre)

